

Le pouvoir inquiétant de Renaud-Bray

Ianik Marcil

Number 780, September–October 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78850ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marcil, I. (2015). Le pouvoir inquiétant de Renaud-Bray. *Relations*, (780), 5–6.

Le pouvoir inquiétant de Renaud-Bray



Le pouvoir accru de Renaud-Bray met en péril les librairies indépendantes et la diversité de la création littéraire.

IANIK MARCIL

L'acquisition des librairies et de la plate-forme Web Archambault par Renaud-Bray, le printemps dernier, en a surpris et inquiété plus d'un. En partie avec raison, car le pouvoir accru qu'acquiert Renaud-Bray

grâce à cette transaction est inédit non seulement dans le milieu du livre québécois, mais aussi dans tout le secteur du commerce de détail. La célèbre chaîne passe de 30 à 44 magasins et augmente sa part de marché du livre francophone de 25% à 40%.

Généralement, la structure économique du commerce de détail prend trois configurations possibles: quelques grosses chaînes se partagent le marché; une multitude de petits commerces indépendants l'occupent; ou, un cas intermédiaire, quelques grandes surfaces côtoient plusieurs petits commerces. Dans ce dernier cas, on pourrait considérer qu'il s'agit en fait de deux segments de marché qui n'entrent pas en concurrence l'un avec l'autre.

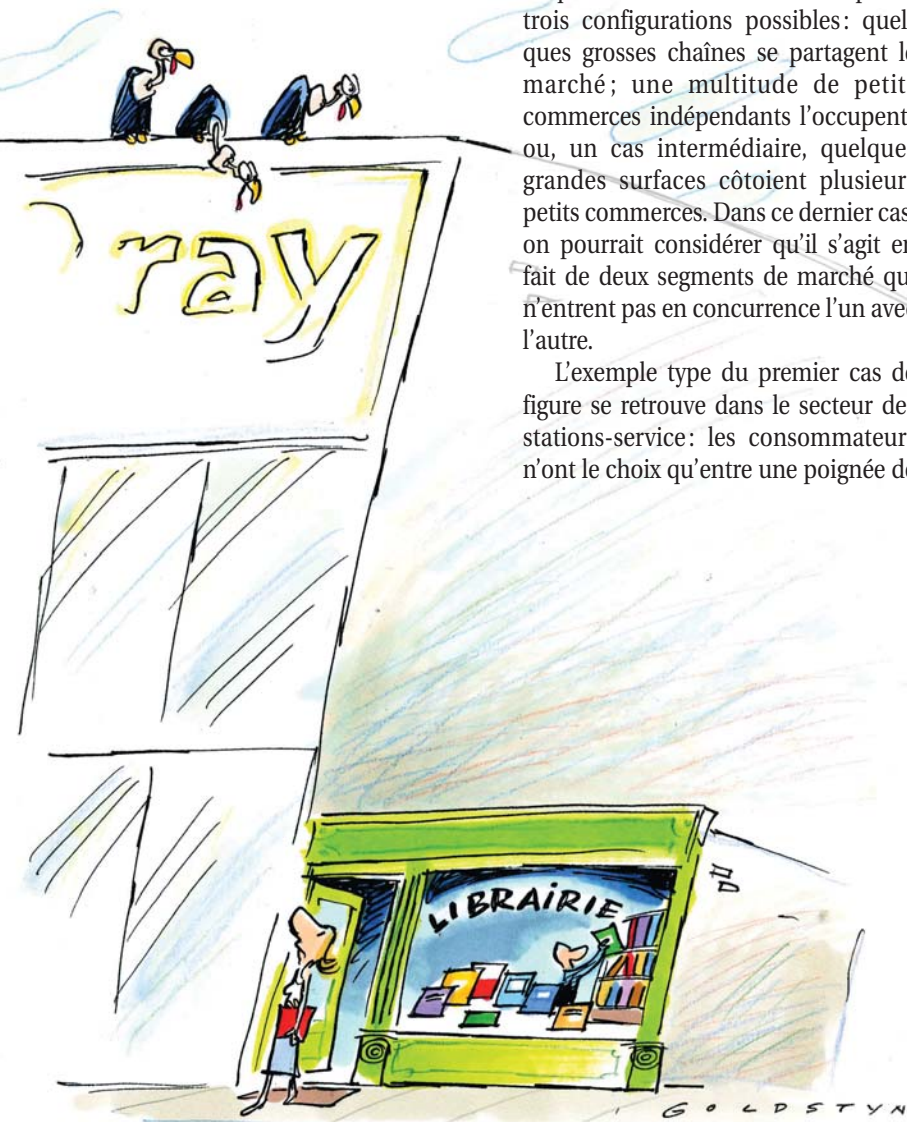
L'exemple type du premier cas de figure se retrouve dans le secteur des stations-service: les consommateurs n'ont le choix qu'entre une poignée de

bannières qui se partagent le marché. Les boutiques de vêtements sont un bon exemple du second cas: malgré qu'il existe quelques entreprises à succursales, la presque totalité du secteur est occupée par une multitude de petits commerces sans qu'un seul ne domine. Le secteur de l'alimentation illustre parfaitement le cas intermédiaire: des supermarchés côtoient un grand nombre de petits commerces indépendants (fruiteries, boulangeries, boucheries, etc.). Reste un quatrième cas à part, et beaucoup plus rare: le monopole, qui ne se voit au Québec que dans le cas de sociétés d'État (SAQ, Loto-Québec).

Dans la première et la troisième configuration, quelques géants se partagent relativement équitablement le marché. Ce faisant, le poids individuel de l'un est contrebalancé par celui des autres. Malgré le risque de collusion sur les prix, surveillé par les instances chargées de faire respecter la loi, une certaine concurrence existe. Mais un cas comme Renaud-Bray, où un seul acteur occupe presque la moitié du marché face à une multitude de commerces indépendants, est plutôt inédit dans l'histoire économique du Québec.

Renaud-Bray bénéficiera ainsi d'un poids disproportionné dans le marché du livre. Il pourrait influencer, voire dicter tant les conditions commerciales qui s'appliquent aux distributeurs et aux éditeurs que le choix éditorial qui sous-tend la disponibilité des titres en librairie. On se rappellera, par exemple, l'épisode du Salon du livre de Montréal au cours duquel l'illustrateur Philippe Béha avait fait une sortie en règle contre Renaud-Bray, qu'il accusait de ne pas mettre suffisamment en valeur la littérature jeunesse québécoise. En guise de représailles, son pdg, Blaise Renaud, a retiré de ses librairies tous les ouvrages illustrés par Béha. ▶

L'auteur est économiste indépendant





L'auteur, sociologue,
est professeur à
l'Université Concordia

Sans compter le conflit récent avec le diffuseur et distributeur Dimédia, qui a privé les clients de la chaîne de nombreux titres québécois et étrangers pendant plusieurs mois. Ce conflit trouvait son origine dans la décision unilatérale de Renaud-Bray de changer les conditions commerciales s'appliquant à Dimédia. La chaîne a maintenant la possibilité d'agir de la sorte sur presque la moitié du marché québécois, ce qui constitue à n'en point douter un pouvoir énorme.

Une autre conséquence pourrait être le poids symbolique encore plus grand qu'aura Renaud-Bray aux yeux des acheteurs de livres québécois. Déjà, pour un grand nombre d'entre eux, la bannière jaune et noire est quasi-synonyme de librairie. Ils risqueront de choisir indifféremment entre Renaud-Bray et les librairies indépendantes, d'autant que la chaîne occupe souvent une position géographique privilégiée par rapport aux secondes. Ce n'est pas le cas de toutes les structures de marché où quelques grosses chaînes côtoient un grand nombre de petits commerces indépendants. Par exemple, l'achat d'aliments dans un supermarché ne participe pas de la même logique économique et alimentaire que la fréquentation de la petite boulangerie du coin. Le même consommateur peut potentiellement fréquenter les deux types de commerces pour des raisons différentes.

À terme, c'est donc la diversité de l'offre qui risque de pâtir de la position dominante de Renaud-Bray, un enjeu d'autant plus préoccupant qu'une librairie n'est pas un commerce comme un autre, mais bien un acteur culturel de proximité crucial pour la diffusion du savoir et des créations québécoises. ●

De quoi PKP est-il le nom ?

Le fait de nommer le chef du Parti québécois par ses initiales est révélateur de notre manière de concevoir la politique.

JEAN-PHILIPPE WARREN

Tout – ou presque – a été dit sur Pierre Karl Péladeau. On a affirmé qu'il est l'homme de la dernière chance pour les souverainistes, un dangereux magnat d'extrême-droite, un grand intellectuel et un « voyou ».

Je vais m'en tenir ici à un aspect plus trivial du personnage, aspect qui n'en demeure pas moins révélateur. Il s'agit du fait qu'on l'appelle familièrement PKP – le « K » étant apparu pendant ses études secondaires à Stanislas, collègue privé d'Outremont, et non durant ses études en philosophie à l'Université Paris VIII, comme on le suppose d'ordinaire. Ce n'est pas complètement anodin. Même Paul Desmarais junior n'a pas eu droit à ce traitement. Pas plus que Paul Martin fils.

On sait que la mode des initiales est apparue dans les quotidiens aux États-Unis durant la période de l'entre-deux guerres. C'était plus succinct et ça évitait de faire des fautes. Une autre raison s'est ajoutée à cela : l'homonymie. C'est ainsi que, pour le distinguer de son oncle par alliance, Theodore Roosevelt, on préférait écrire FDR plutôt que Franklin Delano Roosevelt tout au long.

Pour faire plus court et lever toute ambiguïté par rapport à son père qui occupe déjà une place dans l'imaginaire collectif, Pierre Karl Péladeau est donc communément appelé PKP. Ces trois lettres indiquent qu'il est l'enfant d'une lignée, d'une famille, dont il est l'héritier. Être ainsi désigné trahit aussi un certain vedettariat, mais avec cette familiarité que l'on a pour des gens que l'on connaît par leurs surnoms. Le

sobriquet sonne également, disons-le, comme l'acronyme d'une compagnie. Comme s'il était lui-même une entreprise cotée en bourse à côté d'IBM, IGA ou TVA.

Certes, les trois lettres du surnom de Pierre Karl Péladeau ne font pas un programme, mais elles font déjà une personnalité et, à l'heure actuelle, c'est principalement ce qu'on réclame d'un politicien pour le nommer chef d'un parti. Les partisans du PQ sont invités à vivre leur « moment PKP ».

Tout comme pour le patronyme Trudeau, dont on parle ouvertement comme d'une marque de commerce, il s'agit ici, avec le nom de famille Péladeau, d'embrasser un héritage et de communier à un emblème. PKP, cela symbolise également tout à la fois le Québec inc. et la médiacratie, sorte d'alliance prophétique entre *Le Banquier* et *Star Académie*.

On a dit que PKP est le Berlusconi du Québec. Il y a aussi chez lui, de façon certes lointaine, quelque chose de Donald Trump, le fils d'un flamboyant spéculateur de New York. Le milliardaire américain a su profiter de sa fortune et de la notoriété que lui procure son émission télévisuelle *The Apprentice* pour séduire une portion de l'électorat républicain, qui préfère comprendre le monde en noir et blanc et s'accrocher aux hommes providentiels. Ce que l'électeur moyen voit en Trump, c'est quelqu'un qui « parle vrai » et qui sait comment chacun peut réussir car lui-même a réussi.

PKP n'est pas Trump. Néanmoins, le parcours des deux hommes trahit une même dérive du paysage politique contemporain. Que ce soit en Italie, en France ou aux États-Unis, non seu-